

20 ANS !

Par une froide nuit de décembre comme il y en a tant à Roscoff, Yann, en tenue de mousse agrémentée de quelques épaisseurs pour affronter les tempêtes hivernales, est assis seul à l'écart sur le port. Les pieds dans le vide, les fesses à même les pierres glacées et humides du quai. Sous une tignasse blonde, couverte d'un béret, ses yeux bleus regardent, un peu perdus, la fumée d'un bateau ancré au large.

Du haut de son mètre quatre-vingt et de ses seize ans, Yann n'exprime aucune émotion, son visage est dur et fermé. Dans sa tête, pourtant, tournent les images fantasmées de ces pays lointains dont on parle dans les ports, de ces chaudes mers du Sud aux couleurs magiques que décrivent les marins un verre à la main, de ces natures luxuriantes qui ont offert tant et plus à des visiteurs qui en sont revenus fortune faite. L'or, les épices, les tissus colorés, les fruits inconnus, la chaleur perpétuelle, autant de fantasmes qui habitent l'esprit de ceux qui vivent près des ports. Mais ce soir, alors que l'année 1947 touche à sa fin, ces images qui l'ont fait sourire au cours de tant de nuits froides et solitaires ne parviennent plus à le faire rêver. Yann pense à sa mère et à ses sœurs, à l'amour qu'il leur porte, à cette tendresse dont elles n'ont jamais été avares. Mais surtout il pense à ce beau-père que sa mère a ramené à la maison un soir d'hiver au sortir de la guerre.

Seule avec trois enfants, après la mort de son mari dans les camps, elle ne s'en sortait pas. Même en faisant des heures supplémentaires à la sardinerie, les mains plongées dans l'eau froide et les viscères des poissons. Yann, qui, avec ses sœurs, pleurait ce père héroïque trop tôt disparu, a tout de suite su qu'il ne s'agissait pas d'un mariage d'amour, mais bien d'une union de survie. Sa mère faisant passer l'intérêt de ses enfants avant tout le reste. Être une femme seule à

Roscoff après la guerre n'était pas un choix de vie acceptable, économiquement et sociologiquement.

Toujours immobile sur ces froides pierres de granit qui ont vu se fracasser tant de vagues et accoster tant de navires, Yann repense à cet « intérêt » qui a guidé sa mère. « Si elle avait su », ne peut-il s'empêcher de penser en se rappelant les marques de coups que son corps s'est mis à porter de plus en plus fréquemment. Bleus et cicatrices qui l'empêchaient parfois de se montrer pendant plusieurs jours dans la ville, l'obligeant à inventer des mensonges de moins en moins crédibles. Sa mâchoire et ses poings se crispent lorsqu'il repense aux cris de ses sœurs et aux coups de poing ou de ceinturon que lui-même recevait, alors qu'il essayait de les défendre. Des châtiments qui lui ont endurci la peau, appris à supporter la douleur et ont fait naître chez lui cet esprit de vengeance qui ne le quitte plus, même aujourd'hui. Son regard se durcit encore malgré les larmes qui s'écoulent de ses paupières rougies lorsqu'il pense à ses sœurs avec qui ce monstre s'enfermait parfois dans la remise. Même là, seul sur ce quai désert battu par les vagues et le vent glacé venu du Nord, Yann se bouche les oreilles pour ne plus entendre les cris et les pleurs qui transperçaient les parois en bois de cette maudite réserve. Des cris qui encore aujourd'hui résonnent dans sa tête.

La seule question qu'il se pose est de savoir comment il a pu laisser cela se dérouler si longtemps. Ce soir encore il s'en veut. Malgré tout, un sourire se dessine tant bien que mal au milieu des larmes alors que le regard de Yann se perd dans les eaux agitées du port.

Son visage se reflète à la surface, déformé par le clapot. Mais ce n'est pas là que se porte son regard, que la mise au point se fait. C'est quelques mètres en dessous au milieu des algues battues contre la digue. Là où l'on distingue encore vaguement une masse ballotée par le ressac. Cette masse informe livrée à la merci des vagues, c'est le corps de son ex-beau-père. Ancien beau-père, pense-t-il avec un sourire triste. Les crustacés et les poissons sont à l'œuvre depuis plusieurs heures et le festin sera bientôt terminé.

Comme tous les ports, celui de Roscoff, même s'il semble désert, bruisse de mille bruits. Cri des mouettes au loin, haubans de voiliers qui claquent, coques qui frottent l'une contre l'autre, vagues qui frappent inlassablement sur le granit... Aucun de ces bruits pourtant ne vient perturber la contemplation jouissive de Yann jusqu'à ce que le ronronnement d'une chaloupe venant de quitter ce navire de marchandises qui, au large, veille sur la baie le sorte de sa torpeur. Une chaloupe qui à intervalles réguliers est happée par le faisceau du phare de granit qui domine le port, avant de replonger dans la nuit noire et profonde de la baie.

Yann regarde la montre qui flotte à son poignet, le seul objet hérité de son père, le seul objet qu'il n'abandonnera jamais. De dix coups sonores du clocher renaissance de l'église Notre-Dame de Croas-Batz confirme l'information. Il est dix heures, la frêle embarcation vient pour lui. Le contremaitre est ponctuel et tient sa promesse. Dans moins de dix minutes, il accostera pour le prendre à son bord.

Yann se laisse bercer par le rythme hypnotique du phare et l'approche ondulante de la barque. En la voyant avancer au milieu de la baie, il se souvient de la décision irrévocable qu'il a prise, il y a trois jours déjà.

Ce matin-là, la « bête » s'est déchaînée une fois de plus. Jamais Yann ne s'est résigné à l'appeler par un autre nom que celui de « la bête ». Non content d'avoir séquestré sa plus jeune sœur, il avait levé la main sur elle au point de lui casser le poignet. Yann, après avoir reçu une correction à coup de poings et de pieds en tentant de s'interposer, avait fui la maison jusqu'au port. C'est là qu'il avait vu le bateau accoster à la jetée. Masquant tant bien que mal ses propres marques des coups, il avait trainé auprès des marins qui déchargeaient le bateau. Écoutant les conversations, il avait saisi les problèmes de personnel rencontrés par le capitaine.

Malgré les douleurs dans le dos et les cotes dues aux coups de pied, il prêta la main aux marins pour décharger la marchandise. À 16 ans, Yann abattait le

travail d'un homme adulte sans se plaindre. Refusant le billet qui lui fut proposé pour ces quelques heures de tâches, il demanda à voir le patron de l'équipage.

En quelques minutes, l'affaire fut scellée par une poignée de main, Yann embarquerait comme homme à tout faire ! Quelques billets lui furent remis, une avance sur sa première solde. Vers quel port voguait l'embarcation, pour le compte de qui le navire était affrété, autant de questions qui n'intéressaient guère Yann. Pourvu que le bateau parte loin et vite. Sans qu'on lui demande le moindre papier.

Yann aimait Roscoff, sa patrie, celle de son père, de ses sœurs et de sa mère. Mais sa décision était prise. Pour que la mémoire de son père soit sauve, que ses sœurs et sa mère soient en sécurité, il n'avait plus qu'un seul geste à faire, un courage à prendre à deux mains. Une hache à une seule.

Le bateau appareillait le 22 décembre au soir, Yann aurait fait le nécessaire le matin de ce jour. Celui de la libération pour les femmes de la famille, de la fuite pour lui.

Bien sûr ce bateau, baptisé « Roc'h Ven » du nom d'un de ces ilets plantés dans la mer au large de Roscoff, n'était pas le plus prestigieux des mythiques « morutiers » qui appareillaient il y a quelques années encore pour Terre-Neuve, mais cette embarcation partait bien pour l'une de ses dernières traversées, tout là-bas, bien au-delà de la Mer Celtique et de la Manche. La seule obsession du jeune et novice marin était de mettre l'Atlantique - à minima - entre lui et la justice de Roscoff. Quelques mois en arrière, il aurait rêvé aux destinations de ces différents navires. Il aurait porté son choix sur tel ou tel navire en fonction de sa mission. Aujourd'hui, rien de tout cela. Seuls comptaient l'urgence du départ et l'éloignement de la prochaine escale. Les glaciales côtes du Groenland feraient l'affaire si besoin ?

Ici, qui irait comprendre son geste ? Ici, qui comprendrait qu'il en allait de la survie de sa famille ? Ici ou ailleurs, qui comprendrait que c'était là le prix à payer et que lui, Yann, était prêt à se sacrifier pour sa mère et ses sœurs ?

Il lui restait cinq minutes avant l'arrivée de la chaloupe et le grand saut dans l'inconnu, dans cette nouvelle vie qui dans le noir lui tendait les bras. Il se leva et partit en courant. Pas pour fuir la vue du cadavre flottant dans l'eau du port, non pour revenir en arrière, sa décision était prise depuis longtemps et ne souffrait aucune contestation.

Il sortit une enveloppe de sa poche et courut jusqu'à la boîte aux lettres située sur le quai.

Il savait que s'il ne laissait pas un mot d'explication à sa mère elle mourrait plus sûrement que sous les coups de son bourreau. Yann n'avait pas trouvé le temps d'acheter un timbre, mais il connaissait le facteur, un bon gars, contrairement à celui qui partait en morceaux au fond du port. Il ne doutait pas qu'il donnerait la lettre en main propre à sa mère. Avec ou sans timbre, les temps étaient durs pour tout le monde.

Les mots ce n'était pas la spécialité de Yann ; à l'école déjà il avait du mal à aligner les lettres. Alors, dans l'enveloppe, il glissa tous les billets qu'on lui avait remis pour s'engager sur le navire vieillissant. Pour les mots, il tenta de faire au plus simple : « Je reviendrai dans 20 ans. C'est la peine que j'aurais eue au tribunal. Je quitte le port le cœur lourd, l'âme en paix ».

20 ans, c'est le temps qu'il lui faudrait pour pouvoir se présenter aux siens et se sentir nettoyé de son crime. À vrai dire, à l'instant, il ne regrettait qu'une seule chose, ne pas avoir agi plus tôt ! Yann embrassa la lettre et la laissa tomber au fond de la boîte. La montre de son père était là pour le rappeler à l'ordre, le temps pressait, il devait embarquer dans quelques secondes.

Son maigre baluchon sur l'épaule, Yann fit le chemin du retour en courant, sans s'arrêter, sauta sur l'appontement et monta dans la chaloupe. Il lança un dernier regard vers le fond de l'eau, le festin touchait à sa fin. La tempête annoncée pour la veille de Noël saurait faire place nette des restes. Un cadeau que la nature lui offrirait, peut-être !

Lorsqu'il reviendra, ce sera un matin de printemps, l'air sera déjà chaud, le soleil haut dans le ciel, sa mère et ses sœurs l'attendraient sur le quai au printemps de 1968. À quoi ressembleront-elles, des cheveux blancs pour l'une, maris et enfants pour les autres, il a 20 ans pour y penser... Pour l'instant, le plus urgent est de quitter le port.